

VERS A DIRE
—
L'ANTIQUÉ PRIÈRE

Joignons, les mains ; c'est l'heure où, là-haut, "Notre Père" Bénit l'Enfant. Tel que me le dit ma mère.
Enfant, dis avec moi les anciens mots sacrés :
Pour qu'en nos cœurs, ce soir, la paix de Dieu pénètre,
Que ces mots purs, du fond des âges respirés,
Viennent, plus doux encore, sur la lèvre renaitre !

Songe aux bons ouvriers des vieux labours humains,
Qui, sans cesse étendant le réseau des chemins,
Défrichèrent pour nous le sol de la patrie,
Aux rudes laboureurs, qui, sans peurs ni regrets,
Jusqu'au bout confiants dans le travail qui prie
Apprétaient aux moissons le berceau des guérets !

Songes à tous les soldats des suprêmes batailles,
Qui du sang de leurs cœurs, par de larges entailles,
Arrosèrent nos champs pas à pas défendus ;
Qui, dans le choc farouche où la mort s'exaspère,
Sous les plis du drapeau, frappés, mais non rendus,
Levaient les yeux au ciel, en tombant pour leur terre !

Songe aux hommes de bien qui nous ont faits plus grands
Aux dompteurs des fléaux, ces justes conquérants,
Aux femmes qui, le front voilé sous l'aile blanche,
Le chapelot de bois battant sur le côté,
Avec le geste doux de l'aide qui se penche
Versaient sur les douleurs leur tranquille bonté !

Songe aux affligés, aux repentants, aux victimes,
A tous ceux qui, contents de triomphes intimes,
Se dépensaient pour tous en généreux efforts !
Songe aux pèlerins las des routes de misères,
Qui, tombés à genoux, se relevaient plus forts !
Songe aux petits enfants de jadis, près des mères !

Tous, tous, pendant de longs siècles, preux artisans,
Semeurs de blés, tous ceux qui firent les présents
Des arts ou des vertus, du sang ou du génie,
Pour leur âme, pour leur pays, pour leur maison,
Pour que Dieu fût présent à leur tâche bénie,
Ont dit d'un même cœur la divine oraison !

Aussi, ce soir, avant que la mère t'embrasse,
Enfant, rends ces mots chers à la vieille race,
Qui savent mieux unir la Terre avec le Ciel !
Que je sente s'ouvrir l'aile de l'Espérance,
Quand s'écriera sur ta lèvre de miel
La prière du Christ en syllabes de France !

GUSTAVE ZIDLER

—
L'ABÉNAKI "WA-WA"

Non loin du lac Saint-Pierre, sur les bords de la rivière Saint-François, est situé le village indien, dit les Abénakis. Le vrai type indigène est maintenant disparu, et le touriste canadien, attiré là par la belle saison, se voit au milieu de frères parlant sa langue, avec les mêmes croyances et coutumes. Un riche américain, assure-t-on, s'y rendit un jour s'imaginant retrouver le fier Indien au regard farouche et scrutateur, habile à manier le tomahawk. Il a repassé la frontière, bien désillusionné.

Quelques Abénakis cependant, chez les aînés, ont même tendances à la jonglerie, également superstitieux et vindicatifs. Aussi Wa-Wa, le sujet de cette étude, est-il une vieille figure intéressante à étudier.

Voici comment j'ai eu la bonne fortune de le connaître :

Un soir de juillet 1896, un confrère et moi revenions d'une partie de pêche à l'embouchure de la rivière Saint-François. Le ciel était sombre et le soleil se couchait, rouge comme une meule de feu. Nous voguions, bercés par la vague légère. L'on pouvait encore distinguer, échelonnées sur les deux rives, les habitations blanches de nos cultivateurs. Devant nous se dressaient les cloches des jolis villages de Pierreville, de Saint-François et des Abénakis.

Notre chaloupe longeait déjà la réserve, ou commune, concédée aux sauvages de l'endroit et la propriété du gouvernement. Sur la pointe où se rétrécit la rivière, nous aperçûmes un Indien. Mon ami me dit aussitôt :

—Ce doit être le père Wa-Wa. Conduisons la chaloupe de ce côté.

Une minute plus tard, nous étions sur la terre ferme, pour voir notre homme de près.

C'était bien Wa-Wa. Le vieillard avait la pose du rêveur. Une petite hache d'une main et quelques pièces de bois de l'autre, un calumet à la ceinture. Tête nue et élevée, il murmurait des paroles en la langue de ses aïeux. Mon confrère, un peu versé dans l'idiome, devina qu'il récitait sa prière. A son allure noble et humble, à ses accents de voix pure et presque enfantine, il était facile de voir qu'il joignait à l'éloquence une foi vive. Cet octogénaire, nous semblait-il, suppliait son Créateur de l'appeler à lui. Nous écoutions donc ce pieux entretien sans bien le comprendre, puis le bon vieux Wa-Wa fit un signe de croix, grand, mesuré et avec une dignité qui nous édifia beaucoup.

L'Indien allait prendre le chemin du village, lorsque nous nous présentâmes à lui, le priant de nous récréer de ses belles anecdotes du temps passé. Il acquiesça à notre demande avec la meilleure grâce du monde.

—Mes p'tits frères, vous voulez des histoires vraies. Eh bien, attisons le feu, allumons nos pipes... J'y suis. D'où nos pères venaient ? Du pays que les peaux blanches appellent le Nouveau-Brunswick et le Maine. Ah ! les temps sont changés... Tout à l'heure, j'aurais le Dieu que m'a fait connaître la robe noire, les anciens adoraient le soleil. Quand ils tuaient des Anglais, ils allaient sur la montagne remercier le Manitou. Ah ! p'tits frères, les temps sont changés... Le tomahawk est enterré, on ne darde plus le poisson qui dort au fond des eaux, plus de chants guerriers hors des bourgades et nous vivons en paix avec nos frères blancs. Plus chez nous que mes jillits, ça ne se ressemble pas. Des peaux blanches, que nous sommes des fainéants. Regardez mes cheveux blanchis à poursuivre le gibier, voyez mes épaules, courbées en arc de flèche, à porter le canot, mes mains paralysées à tenir l'aviron. Ai-je vécu à l'air du temps ? (comme on dit au village canadien). Frères, amis, tous ont fait la même chose, mais pas mieux que moi, j'vous le jure. Et si nous en avions des réserves pour faire la chasse, mes p'tits frères ! Elles s'étendaient de la source de la grande rivière Saint-François, à son débouché. Les Algonquins et les Hurons étaient jaloux et ils venaient nous chercher chicane. Nos pères les recevaient en leur tordant le cou. On les accuse d'avoir pendu des chevelures à leurs ceintures, après les batailles. C'est un mensonge, j'vous le jure."

Pendant qu'il animait le feu de son calumet, nous lui dismes :—"Père Wa-Wa, l'heure avance, une histoire d'aventures, s'il vous plaît !"—"Oh ! de ces contes j'en ai plein ma vieille tête. Ecoutez celui-ci, pour le répéter demain à vos jeunes camarades. C'était vers 1825, je n'avais vu que sept chutes de neige, et je m'en souviens encore, mes p'tits hommes. Au lever du jour, arrive à la tente de mon père le Pitaugan (chef de la tribu) suivi de dix plus douze sauvages. La sorcière avait décidé de grandes choses, car ils partaient pour une course de chasse vers les sources du Saint-François, et mon père était de l'expédition. En deux tours de main, la vieille sœur avait préparé tout."

Ce qui se passa là-bas, d'après Wa-Wa, voici : Ils firent la chasse et descendirent le cours de la rivière en route pour la bourgade, lorsque franchissant l'embouchure du Magog, ils apprirent d'un chasseur blanc

qu'à quelques milles de là, vivait un Anglais loyaliste, possesseur d'un objet d'une grande valeur. Ils volent aussitôt vers l'endroit signalé. L'instant d'après, ils fumaient le calumet dans la maison de l'individu en question.

Nous arrivons à l'incident de la cassette d'or. Laissons parler Wa-Wa :

"Le frère était absent et la sœur, à leur approche, avait fui dans les bois voisins. Belle affaire ! Le Pitaugan donne ses ordres et tac... tac... tac... la cassette était à eux. Le grand chef, l'œil rouge comme notre feu, déclare, en face du ciel, que celui qui le trahirait mourrait de sa main. Le calumet de circonstance passe de bouche en bouche. Ils avaient juré, par cette cérémonie, de n'en pas sonner mot. Cinq jours après, ils revenaient ici, en sonnant des cris de joie. L'or avait été confié aux soins de mon père. Il passa la première nuit, la cassette auprès de lui. Tout à coup, une lueur bleuâtre paraît. Serpent d'un nom, mes p'tits frères, c'était un avertissement de la sorcière. Le père se lève, le corps raide comme une barre de fer. Il court vers le chef, avec la cassette, et l'apparition le suit sous forme d'une boule de feu. Le grand conseil est réuni au milieu des ténébres. On décide que le propriétaire de cet or ayant eu de mauvais commerces avec le Lutin du noir enfer, il fallait s'en débarrasser au plus tôt, car ceci attirerait des malédictions sur toute la tribu. L'infâme boule rouge paraissait toujours. Elle disparut, lorsqu'ils eurent jeté la cassette d'or dans la rivière.

"A présent, ce n'est pas tout, j'vous jure. Chaque soir, mon père dansait sur l'eau, à l'endroit même où on l'avait jetée. Je l'ai vue moi-même bien des fois. Depuis trente printemps, on ne voit plus rien. L'Anglais est mort, nous a dit la sorcière, et le chef de l'enfer est venu chercher son or.

Des peaux blanches comme vous autres ont fait des sondages dans la rivière. Peines perdues, ils ne trouverent pas plus de cassette qu'il n'y a de coffre d'argent au lac Saint-François, du côté de La Baie. Vous savez l'histoire du vaisseau français naufragé là ? Eh bien, personne ne trouva de coffre."

Notre bon Wa-Wa termina ainsi sa légende :—"Vous ne connaissez pas grand chose de la vie. Apprenez qu'on ne doit jamais prendre ce qui ne nous appartient pas, encore moins ce qui est la propriété du diable. Voyez, la cassette a porté malheur à notre tribu, car nous vivons dans la tristesse et l'abandon. Et si au déclin du jour, je viens prier le Dieu de la robe noire sur cette pointe, c'est pour lui demander d'avoir pitié de mes pères... j'ai dit, mes braves p'tits frères. J'ai fini."

En même temps qu'il prononçait ces paroles, de grosses larmes tombèrent de ses paupières et nous étions tout émus de le voir ainsi.

Le père Wa-Wa cheminait lentement du côté de sa tente. Il nous semblait l'entendre murmurer ce refrain de l'héroïne des Meschacébé chantée par Chateaubriand :

"Heureux ceux qui n'ont vu que la fumée de leur chaumière et qui ne se sont assis qu'au festin du bonheur."

Sherbrooke, avril 1901.

A.-L. M.



—
UN EXEMPLE DE PROBITE

Hugh Miller (*) était un soir dans le bureau de son journal, relisant la dernière épreuve de la feuille du lendemain, lorsqu'on frappa à la porte quelques coups précipités.

—Entrez, voici le bon à tirer, dit-il, croyant que

(*) Hugh Miller, mort vers 1860, fut un de ces hommes qui s'élevèrent eux-mêmes. Il avait débuté par être manœuvre de maçon : poète, romancier légendaire, journaliste, géologue, ce sont surtout ses ouvrages de géologie que ses compatriotes citent le plus volontiers ; mais ses légendes et ses mémoires sur son éducation n'ont pas moins contribué à sa réputation.

c'était l'apprenti de l'imprimeur ; mais, au lieu du petit apprenti, c'était une petite fille en haillons qui lui demanda :

—Etes-vous Hugh Miller ?

—Moi-même, répondit-il.

—Marie Duff vous prie de venir la trouver.

—Marie Duff ! et que me veut-elle ?

—Elle se meurt.

Justement, l'apprenti entra à son tour. Hugh Miller lui remit l'épreuve de la feuille, prit sa canne avec son plaid, ferma la porte du bureau où il était resté seul et suivit la petite fille dans la direction de